

UN GARÇON
SUR LE PAS
DE LA PORTE

ANNE TYLER

UN GARÇON
SUR LE PAS
DE LA PORTE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
CYRIELLE AYAKATSIKAS

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :
Redhead by the Side of the Road

© 2020 by Anne Tyler

Pour la traduction française :
© Phébus, Libella, Paris, 2020.

ISBN : 978-2-7529-1221-3

On se demande ce qui peut bien se passer dans la tête d'un homme comme Micah Mortimer. Il vit seul, fréquente peu de monde, suit invariablement la même routine. À sept heures quinze tous les matins, on le voit sortir pour son jogging quotidien. Aux alentours de dix heures ou dix heures trente, il flanque le panneau aimanté « TECHNO CRACK » sur le toit de sa Kia. L'heure à laquelle il démarre sa tournée varie, mais il ne se passe pas une journée, semble-t-il, sans que plusieurs clients le sollicitent. L'après-midi, on le trouve souvent occupé à quelque travail de maintenance dans l'immeuble ; c'est un peu l'intendant clandestin de la résidence. Il passe un coup de balai sur le trottoir, tape un paillason ou s'entretient avec un plombier. Le lundi soir, veille du jour de ramassage des poubelles, il fait rouler les bacs à ordures ménagères jusque dans l'allée ; le mercredi, même chose avec les bacs de recyclage. Vers vingt-deux heures, la lumière s'éteint derrière les trois petites fenêtres dissimulées par les parterres de fleurs au pied du bâtiment. (Son appartement est en sous-sol, l'atmosphère n'y est probablement pas très chaleureuse.)

C'est un homme de grande taille, un échalas d'une quarantaine d'années qui ne se tient pas tout à fait droit – la tête un peu en avant, les épaules un peu voûtées. Des cheveux noir de jais, mais, quand il néglige de se raser ne serait-ce qu'un jour, sa

barbe repousse parsemée de gris. Des yeux bleus, des sourcils épais, des joues creusées. Des lèvres pincées. Toujours la même tenue : jean, t-shirt ou sweat-shirt selon la saison, et un blouson en cuir marron élimé par endroits quand il fait vraiment froid. Des chaussures marron éraflées à bout rond et d'aspect ordinaire, semblables à des souliers d'écolier. Même celles qu'il utilise pour son jogging sont des baskets toutes simples, blanc sale – pas la moindre bande fluorescente, semelle en gel ou autre fantaisie que la majorité des coureurs affectionnent –, et, en guise de short, il porte des jeans coupés au genou.

Il a une petite amie, mais apparemment ils mènent leur vie chacun de son côté. On la voit de temps en temps qui se dirige vers la porte de derrière, un sachet de repas à emporter à la main ; le week-end, on les aperçoit parfois partir le matin dans la Kia, sans le panneau « TECHNO CRACK » sur le toit. On ne lui connaît pas d'amis parmi la gent masculine. Il est cordial avec les locataires, mais sans plus. Ils le saluent quand ils se croisent et il répond d'un aimable hochement de tête accompagné d'un signe de la main, en s'épargnant souvent la peine de parler. Personne ne saurait dire s'il a une famille.

La résidence est située dans le quartier de Govans ; un petit cube de brique rouge sur trois niveaux, à l'est de York Road, dans le nord de Baltimore, flanqué à droite d'un restaurant de truite grise comme on en voit plusieurs dans la ville, et à gauche d'une friperie. Un minuscule parking à l'arrière. Un minuscule carré de gazon devant. Une véranda incongrue – une simple dalle de béton, en réalité – équipée d'une balançonne en bois hérissée d'échardes sur laquelle personne ne s'assoit jamais, et d'une colonne de sonnettes le long de la porte blanche en piètre état.

Lui arrive-t-il de prendre le temps de réfléchir à sa vie ? À son sens, son but ? Est-ce qu'il s'inquiète à l'idée que les trente ou quarante prochaines années seront probablement semblables aux précédentes ? Personne ne le sait. Et sans doute que personne ne lui a posé la question.

Un lundi vers la fin octobre, il n'avait pas encore terminé son petit déjeuner quand il reçut son premier appel. Habituellement, ses matinées se déroulaient ainsi : jogging, douche, petit déjeuner, puis un peu de ménage. Il détestait qu'un événement vienne troubler le cours normal des choses. Il tira son téléphone de sa poche et regarda l'écran : EMILY PRESCOTT. Une vieille dame ; il avait déjà eu affaire à elle. Les problèmes des vieilles dames étaient les plus simples à régler, mais c'étaient surtout leurs questions qui l'agaçaient. Elles voulaient toujours savoir *pourquoi*. « Comment cela a-t-il pu arriver ? demandaient-elles. Hier soir, quand je me suis couchée, mon ordinateur fonctionnait très bien, et ce matin, voilà qu'il fait n'importe quoi. Mais je ne l'ai pas touché ! Je dormais comme une bienheureuse !

– Oui, bon, oubliez ça, je vous l'ai réparé, répondait-il.

– Mais pourquoi a-t-il *fallu* le réparer ? Comment se fait-il qu'il soit détraqué ?

– Je serais vous, j'évitais de poser ce genre de question au sujet d'un ordinateur.

– Ah bon ? Pourquoi ? »

D'un autre côté, c'étaient les vieilles dames qui le faisaient vivre et, qui plus est, celle-ci habitait tout près de chez lui, dans le quartier de Homeland. Il décrocha et dit : « Techno Crack, bonjour.

– Monsieur Mortimer ?

– C'est bien moi.

– Emily Prescott à l'appareil. Vous vous souvenez de moi ? J'ai un problème, c'est extrêmement urgent.

– Qu'est-ce qui vous arrive ?

– Eh bien, voyez-vous, mon ordinateur refuse d'aller où que ce soit ! Pas moyen de me faire obéir ! Impossible d'aller sur un site Internet ! Pourtant, j'ai toujours le signal Wi-Fi !

– Vous avez essayé de le rebooter ?

– C'est-à-dire ?

- De l'éteindre et le rallumer, comme je vous ai montré?
- Ah, oui. J'appelle ça "lui accorder un temps mort", dit-elle en gloussant. Oui, j'ai essayé. Ça n'a pas marché.
- OK. Ça vous va si je passe à onze heures?
- Onze heures?
- C'est ça.
- Mais je voulais acheter un cadeau à ma petite-fille qui fête son anniversaire mercredi, et je dois commander suffisamment tôt pour bénéficier de la livraison gratuite sous deux jours.»

Il ne répondit rien.

«Bon, soupira-t-elle. Très bien, à onze heures. Je vous attends. Vous vous souvenez de mon adresse?

– Je m'en souviens.»

Il raccrocha et croqua dans sa tartine grillée.

Son logement était plutôt grand pour un appartement en sous-sol : une seule longue pièce pour le salon et la cuisine, puis deux petites chambres séparées et une salle de bains. La hauteur sous plafond était convenable et, au sol, le carrelage strié couleur ivoire en assez bon état. Il y avait une carpepe beige au pied du canapé. Les fenêtres exigües, quasiment au niveau du plafond, n'offraient pas de vue à proprement parler, mais lui permettaient de toujours savoir si le soleil brillait ou non – c'était le cas, ce jour-là –, et, à présent que les arbres commençaient à changer de couleur, il voyait quelques feuilles mortes s'accumuler autour des racines des massifs d'azalées. Plus tard dans la journée, il y passerait peut-être un coup de râteau.

Il termina son café, puis recula sa chaise, se leva et alla déposer sa vaisselle dans l'évier. Il avait mis au point un système : il mettait la vaisselle à tremper pendant qu'il nettoyait la table et le plan de travail, rangeait le beurre, passait l'aspirateur-balai sous sa chaise au cas où il aurait fait tomber des miettes. Son jour d'aspirateur était en réalité le vendredi, mais il aimait ne pas se laisser déborder entre-temps.

Le lundi, c'était le jour du lavage des sols – dans la cuisine

et la salle de bains. « *Le retoutable lafage* », dit-il en remplissant un seau d'eau chaude. Quand il travaillait, il se parlait souvent à lui-même en adoptant un accent étranger ou un autre. Ce jour-là, c'était l'allemand, ou peut-être le russe. « *Le lafage des zols* ». Il ne prit pas la peine de passer l'aspirateur dans la salle de bains au préalable parce que c'était inutile ; le sol était resté impeccable depuis la semaine précédente. Selon la théorie de Micah, si l'on remarquait une différence après le ménage – la table basse soudain étincelante, le tapis débarrassé de ses peluches –, cela signifiait qu'on avait attendu trop longtemps pour le faire.

Micah se targuait d'être une fée du logis.

Lorsqu'il eut terminé sa corvée, il vida le seau dans l'évier de la buanderie et rangea le balai à franges contre le chauffe-eau. Puis il retourna dans l'appartement et s'attaqua au salon, pliant le plaid sur le canapé, jetant les deux canettes de bière qui traînaient et tapant les coussins pour leur redonner forme. Cette pièce était peu meublée – le canapé, la table basse et un affreux fauteuil inclinable en vinyle marron, rien de plus. Tout était là quand il avait emménagé, il avait simplement ajouté une étagère en métal fonctionnelle pour y ranger ses revues de technologie et ses manuels. Ses autres lectures – principalement des romans à énigmes et des biographies –, il les empruntait à la bibliothèque et les rapportait une fois terminées. Sans cela, il lui aurait fallu acheter plus d'étagères.

Une fois le sol de la cuisine sec, il y retourna pour laver la vaisselle du petit déjeuner, l'essuyer et la ranger. (D'aucuns la laisseraient sécher naturellement, mais Micah détestait l'aspect désordonné de la vaisselle entassée sur l'égouttoir). Puis il chaussa ses lunettes – des verres sans monture qu'il mettait pour conduire –, attrapa le panneau magnétique et sa sacoche, et sortit par la porte de derrière.

Cette porte s'ouvrait sur un escalier en béton menant au parking. Il fit une pause en haut des marches pour évaluer la température extérieure : il faisait plus doux que lorsqu'il était

allé courir, et la brise était tombée. Il avait bien fait de ne pas s'encombrer de son blouson. Il fixa le panneau «TECHNO CRACK» sur sa voiture avant de se glisser à l'intérieur, démarra et salua Ed Allen qui rejoignait son pick-up d'un pas lourd, sa boîte à sandwiches à la main.

Quand Micah était au volant, il aimait faire comme s'il était examiné par un système de surveillance qui épiait tous ses faits et gestes. Le dieu de la Circulation, l'appelait-il. Au centre de commandement du dieu de la Circulation se trouvait une armada d'hommes en bras de chemise et visière verte sur la tête, qui échangeaient régulièrement des commentaires sur la conduite parfaite de Micah. «Notez comme il met son clignotant même lorsqu'il n'y a personne derrière lui», disaient-ils. Micah mettait toujours, absolument toujours, son clignotant. Même dans son propre parking. Quand il accélérail, il se figurait qu'il y avait un œuf sous sa pédale, comme on le lui avait appris ; quand il freinait, il le faisait de façon progressive, jusqu'à s'arrêter sans le moindre à-coup ou presque. Et si un autre conducteur estimait au dernier moment qu'il avait besoin de s'insérer dans la file de Micah, on pouvait compter sur celui-ci pour ralentir et faire un signe courtois de la main gauche, paume tournée vers le haut, indiquant qu'il le laissait passer. «Vous avez vu ça? disaient les agents du dieu de la Circulation. Les manières de ce brave homme sont impeccables.»

Au moins, cela chassait un peu l'ennui.

Il tourna sur Tenleydale Road et se gara le long du trottoir. Mais, à l'instant où il tendait le bras pour attraper sa sacoche, son téléphone sonna. Il le sortit de sa poche et releva ses lunettes sur son front pour consulter l'écran. CASSIA SLADE. Voilà qui était inhabituel. Cass était sa bonne amie (il refusait d'appeler «petite amie» une femme de presque quarante ans), mais d'ordinaire ils ne se parlaient pas à cette heure. Elle aurait dû être au travail, accaparée par une classe de CM1. Il décrocha. «Quoi de neuf? demanda-t-il.

– Je vais être expulsée.

– Quoi ?

– Expulsée de mon appartement. » Elle parlait généralement sur un ton feutré mais ferme qui ne déplaisait pas à Micah, mais, cette fois, sa voix étranglée trahissait son émotion.

« Comment pourrais-tu être expulsée ? demanda-t-il. Ce n'est même pas chez toi.

– Non, mais Nan est passée à l'improviste ce matin. »

Nan était la locataire officielle. Elle vivait désormais avec son fiancé dans une copropriété près du port, mais n'avait jamais renoncé à ses droits sur l'appartement, ce que Micah comprenait, contrairement à Cass. (Il est toujours préférable de se garder une porte de sortie.) « Elle a juste sonné, sans prévenir, ajouta Cass. Donc je n'ai pas eu le temps de cacher le chat.

– Ah. Le chat.

– J'espérais qu'il ne se montrerait pas. Je faisais écran comme je pouvais en priant pour qu'elle n'insiste pas pour entrer, mais elle a dit : "Il faut juste que je récupère mon... qu'est-ce que c'est que ça ?" et là je la vois fixer Moustache derrière moi, qui passait tranquillement la tête par l'embrasure de la porte de la cuisine alors que d'habitude, enfin, tu connais Moustache : il ne supporte pas les inconnus. J'ai essayé de lui dire que je n'avais pas *prévu* d'avoir un chat. Je lui ai expliqué que je l'avais trouvé dans la cour anglaise devant la maison. Mais Nan a répondu : "Ce n'est pas la question ; tu sais que mon allergie peut me tuer. Il suffit que je respire une fois dans une pièce où un chat est passé, même il y a un mois et sans être resté, qu'il y ait un seul petit poil de chat accroché à un tapis pour que je – oh, Seigneur, je sens déjà ma gorge se serrer !" Et puis elle a reculé sur le palier et m'a fait signe de m'en aller quand j'ai voulu la suivre. Je lui ai dit : "Attends !", mais elle a dit : "Je t'appellerai", et ça, tu sais ce que ça veut dire.

– Non, je n'en ai pas la moindre idée, répondit Micah. Donc elle va t'appeler ce soir pour te remonter les bretelles et tu

vas lui présenter tes excuses, voilà tout. Sauf que tu devras te débarrasser de Moustache, j'imagine.

– Je ne peux pas me débarrasser de Moustache ! Il commence tout juste à se sentir chez lui, ici. »

Micah voyait Cass comme une femme plutôt pragmatique, si bien que cette affaire de chat ne cessait de le déconcerter. « Écoute, lui dit-il. Tu t'emballes, là. Tout ce qu'elle a dit pour l'instant, c'est qu'elle allait t'appeler.

– Et où est-ce que j'irais ensuite ?

– Personne n'a dit que tu devais partir.

– Pas *encore*.

– Bon, attends qu'elle te le dise avant de commencer à faire tes cartons, d'accord ?

– En plus, ce n'est pas évident de trouver un logement où les animaux sont acceptés, continua Cass comme s'il n'avait rien dit. Et si je finissais à la rue ?

– Cass. Il y a des *centaines* de personnes qui ont des animaux de compagnie un peu partout à Baltimore. Tu trouveras un autre logement, crois-moi. »

Il y eut un silence. Il distinguait des voix d'enfants à l'autre bout de la ligne, mais elles paraissaient lointaines. Cass devait se trouver dans la cour ; c'était sûrement la récréation.

« Cass ?

– Bien, merci de m'avoir écoutée », dit-elle brusquement avant de raccrocher.

Il fixa l'écran de son téléphone un moment, puis rechaussa ses lunettes et rangea l'appareil.

« Suis-je la vieille chouette la plus sotte de tous vos clients ? lui demanda Mrs Prescott.

– Non, pas du tout, lui répondit-il sincèrement. Vous n'êtes même pas dans le top dix. »

La formulation de Mrs Prescott l'amusa, car il était vrai qu'elle ressemblait un peu à un oiseau. Elle avait une petite

tête ronde, et sa poitrine et son ventre formaient un unique renflement moelleux, planté sur ses jambes maigres comme des allumettes. Même chez elle, elle portait de petits talons qui la faisaient se dandiner légèrement.

Micah était assis à même le sol, sous son bureau – un imposant secrétaire à cylindre d'époque qui, curieusement, offrait un espace de travail assez restreint. (Les gens installaient leurs ordinateurs dans les endroits les plus improbables. À croire qu'ils n'avaient pas encore tout à fait saisi qu'ils n'écrivaient plus avec des stylos à plume.) Il avait débranché deux des câbles enchevêtrés raccordés au limiteur de surtension – l'un étiqueté MODEM, l'autre ROUTEUR, des mots qu'elle avait elle-même écrits d'une main assurée et en majuscules – et il avait les yeux rivés sur la trotteuse de sa montre-bracelet. «OK», dit-il enfin. Il rebrancha le câble du modem et observa de nouveau attentivement sa trotteuse.

«Mon amie Glynda? dit Mrs Prescott sur un ton interrogatif. Vous ne la connaissez pas, mais je n'arrête pas de lui dire qu'elle devrait vous contacter. Elle a littéralement peur de son ordinateur! Elle ne l'utilise que pour écrire des e-mails. Elle refuse de lui fournir la moindre *information*, comme elle dit. Je lui ai parlé de votre petit livre.

– Mm-hmm», se contenta de répondre Micah. Son livre s'intitulait *Règle numéro un : branchez-vous*. C'était un des best-sellers de Woolcott Publishing, mais Woolcott était une maison strictement locale et il ne s'attendait pas à faire fortune avec cet ouvrage.

Il raccorda le câble du routeur et entreprit de s'extirper de sous le bureau. «Et voilà la partie la plus difficile de mon travail», dit-il à Mrs Prescott tandis qu'il se mettait péniblement à genoux. Il agrippa le bord du bureau et se releva.

«Allons donc! Vous êtes trop jeune pour dire ce genre de chose, le sermonna Mrs Prescott.

– Jeune! Je vais sur mes quarante-quatre ans.

– Précisément. J'ai bien dit à Glynda que vous donniez des

cours particuliers de temps en temps, enchaîna Mrs Prescott. Mais elle prétend que, deux minutes après votre départ, elle aura déjà tout oublié.

– Elle a raison. Qu'elle achète mon livre, ce sera suffisant.

– Mais les cours particuliers sont tellement plus... Oh! Regardez!»

Elle ouvrait de grands yeux devant son écran d'ordinateur, les mains jointes sous le menton. «Amazon! s'exclama-t-elle, ravie.

– Eh oui. Bien. Vous avez regardé ce que j'ai fait?

– Euh, je... Pas vraiment, non.

– J'ai éteint votre ordinateur, j'ai débranché le câble du modem, j'ai débranché le câble du routeur. Vous voyez les étiquettes, là?

– Oh, monsieur Mortimer, je ne me souviendrai jamais de tout ça.

– Comme vous voudrez, dit-il en attrapant son porte-bloc posé sur le bureau pour rédiger sa facture.

– Je songe à commander une poupée afro-américaine à ma petite-fille. Qu'en dites-vous?

– Votre petite-fille est afro-américaine?

– Euh, non.

– Alors je trouve que ça ferait bizarre.

– Oh, monsieur Mortimer! J'espère bien que non!»

Il détacha l'exemplaire original de sa facture et la lui tendit. «Je suis presque gêné de vous faire payer, lui dit-il. C'était une brouille.

– Mais non, ne dites pas ça. Vous m'avez sauvé la vie! Je devrais vous en donner trois fois plus.» Sur ce, elle partit chercher son chéquier.

Le fait est que, même si elle l'avait effectivement payé trois fois plus, ce travail lui rapportait à peine de quoi vivre, songea-t-il sur le chemin du retour. D'un autre côté, il aimait ce qu'il faisait et, au moins, il était son propre patron. Il n'appréciait pas tellement d'être aux ordres de quelqu'un.

Il fut un temps où l'on avait attendu davantage de lui. Il avait été le premier membre de sa famille à aller à l'université; son père avait élagué des arbres pour le compte du fournisseur d'énergie Baltimore Gas & Electric et sa mère avait été serveuse, un métier que ses quatre sœurs exerçaient encore aujourd'hui. Ils avaient placé énormément d'espoirs en Micah. Mais cela n'avait pas duré. Pour commencer, il avait dû faire des petits boulots pour compléter sa bourse d'études partielle, ce qui l'avait empêché de suivre sereinement son cursus. Mais, plus grave encore : l'université ne correspondait pas à l'idée qu'il s'en était faite. Il s'était imaginé qu'il y trouverait toutes les réponses, qu'il y apprendrait une « théorie de tout », un condensé de connaissance à partir duquel il pourrait organiser son monde, mais, au lieu de cela, ces années d'études lui étaient apparues comme un prolongement du lycée. Les mêmes profs qui rabâchaient toujours les mêmes choses devant le tableau, les mêmes élèves qui bâillaient, s'agitaient et bavardaient pendant les cours magistraux. Il perdit son enthousiasme. Il se dispersa; il changea de matière principale deux fois et se retrouva finalement en informatique, une discipline qui avait le mérite de ne pas tâtonner – c'était oui ou non, noir ou blanc, aussi logique et ordonné qu'un jeu de dominos. À mi-parcours de sa dernière année (qu'il avait mis cinq ans à atteindre), il abandonna la fac pour fonder une société éditrice de logiciels avec un étudiant de sa promotion nommé Deuce Baldwin. Deuce était l'investisseur et Micah la tête pensante – pour être plus précis, il avait conçu un programme qui triait et archivait les e-mails. Une telle invention ferait naturellement figure de dinosaure de nos jours. Le monde avait continué de progresser. Mais, à l'époque, ce logiciel comblait un réel manque, ce qui rendit la chose d'autant plus regrettable quand il s'avéra que Deuce et lui ne pourraient jamais s'entendre. Ces riches ! Tous les mêmes. À toujours se mettre en avant et à se croire tout permis. La situation se dégrada au point qu'il fallut y mettre un terme, et Micah se retira de l'affaire. Il ne put même

pas emporter son programme parce qu'il n'avait pas eu la présence d'esprit d'en déposer le brevet.

Il tourna pour se garer sur sa place de parking et coupa le moteur. Sa montre indiquait onze heures quarante-sept. «Parfait», murmura le dieu de la Circulation. Micah avait fait tout le trajet sans un seul faux pas, sans la moindre hésitation ni rectification.

Oui, vraiment, sa vie était belle. Il n'avait aucune raison d'être malheureux.

Un client avait besoin qu'on nettoie son ordinateur infesté de virus et une épicerie familiale voulait mettre en place un système de paiement en ligne. Dans l'intervalle, Micah alla jeter un coup d'œil à un interrupteur défectueux dans l'appartement 1B. Le 1B était occupé par Yolanda Palma, une femme aux manières théâtrales, la petite cinquantaine peut-être, une impressionnante crinière brune et un visage mélancolique à la peau distendue. «Alors, quoi de neuf dans votre vie à vous?» demanda-t-elle en le regardant vérifier la tension électrique. Elle se comportait toujours comme s'ils étaient amis de longue date, ce qui n'était pas le cas. «Oh, pas grand-chose», répondit-il. Mais c'était comme s'il n'avait rien dit, car elle enchaîna immédiatement: «Moi, je me suis remise en selle. Je me suis inscrite sur un autre site de rencontre et j'ai recommencé. Il faut croire que certaines personnes n'apprennent jamais de leurs erreurs.

– Et comment ça se passe? demanda-t-il, constatant que l'interrupteur était complètement fichu.

– Eh bien, hier soir, je suis allée boire un verre avec un type au Swallow at the Hollow. Un expert immobilier. Il a voulu me faire croire qu'il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, mais on connaît la chanson, n'est-ce pas? Et ça ne lui aurait pas fait de mal de perdre quelques kilos, enfin, ce n'est que mon avis, vous me direz. Bref, j'apprends qu'il est

divorcé depuis trois semaines et demie. Trois *et demie*, comme s'il comptait les jours, et pas pour les bonnes raisons. Comme si son divorce avait été une tragédie personnelle. Et, bien sûr, juste après il trouve le moyen de me dire que son ex-femme était si belle qu'elle aurait pu être mannequin. Qu'elle portait des robes taille trente-quatre. Qu'elle ne mettait que des talons aiguilles et donc que les tendons sous ses pieds ou je ne sais quoi avaient rétréci et qu'elle avait les orteils tout le temps cambrés. La nuit, si elle allait aux toilettes pieds nus, elle le faisait les talons levés. À l'écouter, cette démarche était séduisante, mais tout ce que ça m'évoquait, c'était une femme avec des sabots en guise de pieds, vous voyez ce que je veux dire ?

– Il va falloir que j'aille chercher un nouvel interrupteur pour réparer ça », lui signala Micah.

Elle était en train d'allumer une cigarette et dut recracher la fumée avant de parler. « D'accord, dit-elle avec désinvolture en glissant son briquet dans sa poche. Donc, on boit un verre, puis je lui dis que je ferais mieux de rentrer. Et là, il s'offusque : "Rentrer ! Je pensais qu'on pourrait aller chez moi", il me dit. Et puis il tend le bras et me serre le genou en plongeant ses yeux dans les miens d'un air entendu. Je le regarde. Je me fige. Je ne bronche pas. Il finit par retirer sa main et me dit : "Ou pas, j'imagine." »

– Ha », lâcha Micah.

Il remettait désormais le cache de l'interrupteur en place. Yolanda l'observait, pensive, chassant sa fumée d'une main chaque fois qu'elle la recrachait. « Ce soir, c'est un dentiste, annonça-t-elle.

– Vous tentez *encore* votre chance ?

– Celui-ci n'a jamais été marié. Je ne sais pas si c'est bien ou pas. »

Micah se pencha pour ranger son tournevis dans sa sacoche à outils. « Je n'irai peut-être pas à la quincaillerie avant un jour ou deux, l'informa-t-il.

– Je serai par là. »

Elle était toujours par là, lui semblait-il. Il ignorait comment elle gagnait sa vie.

En le raccompagnant à la porte, elle lui demanda : « Qu'est-ce que vous en pensez ? », et lui fit soudain une grimace d'animal féroce, découvrant ses dents larges et parfaitement alignées, comme un double rang de touches de piano.

« À quel sujet ? dit-il.

– Un dentiste approuverait ça, d'après vous ?

– Bien sûr. »

Il se doutait cependant qu'un dentiste trouverait à redire sur sa consommation de cigarettes.

« Il m'a paru vraiment sympathique dans ses textos », dit-elle.

Et, tout à coup, elle s'illumina au point que sa peau sembla se retendre.

En général, lui et Cass ne passaient pas leur soirée ensemble le lundi. Mais son dernier client de la journée avait été un cabinet de podologie à l'extérieur de la ville, au-delà de la Beltway, et, alors qu'il rentrait chez lui, il remarqua sur sa gauche l'enseigne rouge et blanche, comme griffonnée à la main, de son restaurant de grillades préféré. Cédant à une impulsion, il tourna et s'engagea sur le parking, puis envoya un texto à Cass. *Et si j'apportais de l'Andy Nelson pour le dîner ?* suggéra-t-il. Elle répondit sur-le-champ, ce qui laissait supposer qu'elle était déjà rentrée du travail. *Bonne idée*, dit-elle. Il coupa donc le moteur et alla passer commande.

Il était plus de dix-sept heures, et il dut attendre au milieu d'une foule d'ouvriers en bleu de travail informel, de jeunes couples passionnément enlacés et de femmes à l'air soucieux entourées d'enfants qui braillaient. L'odeur de feu de bois et de vinaigre lui ouvrit l'appétit ; il n'avait mangé qu'un sandwich au beurre de cacahuète et aux raisins secs à midi. Il finit donc par commander deux fois plus que de raison : des travers de porc, certes, mais aussi du chou vert et des quartiers

de pommes de terre sautées, ainsi que du pain de maïs – de quoi remplir deux sacs en plastique. Durant tout le trajet sur la rocade, les effluves provenant de la banquette arrière le mirent au supplice.

Micah roulait en pleine heure de pointe et l'autoradio annonçait des ralentissements, mais il rêvassa, les mains non-chalamment posées sur le volant. Les collines à l'horizon semblaient s'oxyder, observa-t-il. En une nuit, les arbres avaient pris une teinte orange pâle.

Cass vivait dans une perpendiculaire de Harford Road, dans ce que l'on aurait pu prendre à tort pour une maison individuelle – des bardeaux blancs devenus gris avec le temps et une petite véranda côté rue –, mais il fallait bifurquer immédiatement à droite dans le vestibule et gravir un escalier pour rejoindre son appartement à l'étage. Arrivé en haut de l'escalier, Micah fit passer l'un de ses sacs sur son autre bras pour pouvoir frapper à la porte. «Ça sent divinement bon», dit-elle en le faisant entrer. Elle le débarrassa d'un sac, tourna les talons et ouvrit la marche jusqu'à la cuisine.

«J'étais à Cockeysville et c'est comme si ma voiture avait pris toute seule la direction du parking, expliqua-t-il. Mais je crois que j'ai trop commandé.» Il posa son sac sur le plan de travail et embrassa furtivement Cass.

Elle avait encore sa tenue d'institutrice – jupe quelconque, tricot quelconque, des vêtements discrets et ordinaires qu'il appréciait sans réellement les remarquer. D'une manière générale, il appréciait sincèrement son allure. Elle était grande, avait des gestes indolents, était pourvue d'une poitrine généreuse, de hanches larges ainsi que de solides mollets campés dans ses escarpins de mère de famille respectable. En fait, tout en elle évoquait une mère de famille respectable, ce que Micah trouvait assez excitant. Les femmes juvéniles ne l'intéressaient plus, semblait-il. Son visage à elle était ouvert et serein, ses yeux d'un gris-vert profond, et ses cheveux couleur de blé tombaient bien raides jusqu'à ses épaules ou presque, séparés

par une raie et coiffés de manière naturelle. Regarder cette femme avait quelque chose de reposant.

Elle avait déjà dressé la table de la cuisine et placé un rouleau de papier absorbant au centre, parce que de simples serviettes n'auraient pas été adaptées à la dégustation de travers de porc grillés. Pendant qu'elle ouvrait les sacs et en sortait la nourriture, Micah prit deux canettes de bière dans le réfrigérateur. Il lui en donna une et s'assit en face d'elle avec l'autre.

« Comment s'est passée ta journée ? lui demanda-t-elle.

– Ça allait. Et la tienne ?

– Bien, à part le fait que Nan soit au courant pour Moustache...

– Ah. C'est vrai. » Il avait oublié.

« Quand je suis rentrée du travail, elle avait laissé un message sur mon répondeur pour que je la rappelle. »

Micah attendit. Cass se servit du chou vert et lui passa la barquette.

« Et qu'est-ce qu'elle te voulait ? finit-il par demander.

– Je ne sais pas encore.

– Tu ne l'as pas rappelée ? »

Cass choisit trois morceaux de porc dans leur boîte en polystyrène, les lèvres pincées en une moue qui, selon Micah, trahissait une certaine obstination. Il entrevit soudain la petite fille qu'elle avait probablement été.

« Ça ne sert à rien de remettre à plus tard, lui dit-il. Ça ne fait que repousser l'échéance.

– Je vais m'en occuper », rétorqua-t-elle d'un ton brusque.

Il préféra ne pas insister. Il mordit dans une côtelette.

Quand elle ne dormait pas, Cass saturait presque toujours les ondes de son appartement d'un air de musique, du son des informations ou d'un bruit quelconque. Le matin, elle mettait NPR, la radio nationale ; le soir, la télévision restait allumée, qu'elle la regarde ou non, et, pendant les repas, un flux ininterrompu de chansons de variété s'échappait mélodieusement de

la radio de la cuisine. Micah, qui aimait le silence, parvenait à faire abstraction de tout cela un moment, mais finissait peu à peu par s'apercevoir qu'il était vaguement agacé sans trop savoir pourquoi, et c'était alors qu'il remarquait ce qu'il entendait. Cette fois, il dit : « Est-ce qu'on peut baisser un peu le son ? » Cass lui jeta un regard résigné et tendit la main pour diminuer le volume. Il aurait préféré qu'elle éteigne complètement, mais supposa que c'était trop en demander.

Cass et lui étaient ensemble depuis environ trois ans et ils avaient atteint ce stade où les choses étaient plus ou moins figées : des compromis avaient été faits, les incompatibilités conciliées, les bizarreries sans gravité laissées de côté. Ils avaient mis au point un système, pour ainsi dire.

Cass ne revint sur l'histoire avec Nan qu'au milieu du repas. « Non mais franchement, regarde ce qu'elle a, *elle* », dit-elle. Micah ne saisit pas tout de suite de quoi elle parlait, mais elle ajouta : « Un énorme golden retriever ! Bon, d'accord, c'est le chien de son fiancé, mais tout de même. On s'attendrait à ce qu'elle comprenne pourquoi je ne peux pas me séparer de Moustache. »

Micah s'était toujours étonné que Cass ait donné un nom aussi mignonnet à son chat ; cela ne lui ressemblait pas. Pourquoi n'avait-elle pas opté pour quelque chose de plus noble ? Pourquoi pas Herman ? Ou Georges ? Mais, bien entendu, il ne lui avait jamais fait la remarque. « Où est Moustache, au fait ? » demanda-t-il un peu tardivement. Il jeta un coup d'œil autour de lui dans la cuisine, mais ne vit le chat nulle part.

« C'est ça le pire, dit Cass. Tu sais qu'il disparaît toujours quand j'ai de la compagnie. C'est un pur hasard qu'il ait pointé le bout de son nez au moment où Nan était à la porte.

– Bon, revenons à l'essentiel, dit-il. Quand est-ce que Nan va renoncer à cet appartement et te laisser récupérer le bail ? Elle était déjà fiancée à ce type quand je t'ai connue.

– Bonne question. D'habitude, les gens se rencontrent, ils

tombent amoureux, ils emménagent ensemble et se marient. Mais, apparemment, ça a échappé à Nan.»

Micah attendit quelques secondes avant de s'enquérir des dernières frasques de Deemolay, l'élève le plus difficile et le plus turbulent de Cass. Deemolay faisait régner le chaos dès qu'il entrait en classe, mais il vivait dans une voiture avec sa grand-mère et Micah savait que Cass avait un faible pour lui.

Au déjeuner, Deemolay avait enfoncé une règle en plastique dans le dos de Jennaya en lui faisant croire que c'était un cran d'arrêt. Ça, c'était un sujet intéressant.

Après le dîner, ils débarrassèrent la table et empilèrent la vaisselle sur le plan de travail parce que Cass ne partageait pas l'opinion de Micah selon laquelle il fallait tout nettoyer avant de quitter la cuisine. La vaisselle de Cass était en porcelaine véritable, ses couverts provenaient d'une ménagère et elle possédait beaucoup d'ustensiles tels qu'une essoreuse à salade et un porte-couteaux. Mais ça ne s'arrêtait pas là : son salon très meublé était envahi de coussins, tous ses tissus étaient assortis, et des plantes d'intérieur et autres bibelots en céramique ornaient ses nombreux guéridons. Micah trouvait cela légèrement oppressant, mais il était tout de même impressionné. Il avait parfois le sentiment que son chez-lui ne faisait pas très adulte.

Ils passèrent au salon pour regarder le journal télévisé du soir, assis sur le canapé de part et d'autre du chat qui avait finalement daigné se montrer. C'était un jeune mâle efflanqué au pelage noir, avec, en effet, des moustaches blanches particulièrement longues, et il ronronnait entre eux deux, les yeux clos, le dos arrondi et les pattes cachées sous son ventre. La musique qui jouait toujours dans la cuisine faisait de la concurrence à la télévision, jusqu'à ce que Micah finisse par se lever pour aller éteindre la radio. Il ne comprenait pas comment Cass supportait ce flux sonore incessant. Il avait l'impression d'avoir le cerveau en compote.

Si cela n'avait tenu qu'à lui, il se serait aussi volontiers passé

des informations. À dire vrai, Micah n'attendait plus grand-chose de ce pays. Ce dernier partait à vau-l'eau ces temps-ci, et il doutait de pouvoir y faire quoi que ce soit. Mais Cass était très concernée et elle tenait à absorber la moindre actualité, si déprimante fût-elle. Elle s'asseyait toute droite dans le salon plongé dans l'obscurité et regardait attentivement, la lumière de la télévision projetant un reflet doré sur son profil et la courbe de sa gorge. Micah adorait la courbe de sa gorge. Il se pencha vers elle et posa les lèvres sur le poulx qui palpait juste en dessous de sa mâchoire ; elle inclina la tête pour le laisser faire, mais garda les yeux rivés à l'écran. « Chaque jour qu'on passe à nuire à la planète, il faudra dix ans pour en effacer les effets, lui dit-elle. Et il y en a qu'on ne pourra *jamais* effacer.

– Et si je restais ici cette nuit, murmura Micah à son oreille.

– Tu sais qu'il y a école, demain, dit-elle sans quitter l'écran des yeux.

– Juste pour cette fois, et je te promets que je me lèverai tôt et que je débarrasserai le plancher.

– Micah ? » fit-elle d'un ton interrogateur impliquant qu'il n'était pas raisonnable ; il ignorait pourquoi.

Elle acceptait presque toujours qu'il reste. Mais elle s'écarta et dit : « En plus, je croyais que c'était le soir où tu sortais les poubelles.

– Je peux le faire demain matin à la première heure.

– Et je n'ai pas fini de corriger mes copies ! »

Il savait reconnaître sa défaite. Il soupira et dit : « D'accord, d'accord. » Et, à la page de publicité suivante, il se leva pour partir.

« Tu ne veux pas emporter tes restes ? » demanda-t-elle en le raccompagnant à la porte.

– Tu peux les garder.

– Bon, merci.

– Hé ! lança-t-il en se tournant vers elle. Je pourrais peut-être faire mon chili de renommée internationale demain. Et